

Yves Citton

Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques

Quæ, Sciences en questions, 2013

« Tout débat rationnel requiert le respect de certaines règles du jeu, où les boules pointues ne figurent pas comme des arguments recevables. On peut toutefois comprendre également le raisonnement des empêcheurs de penser en rond : si l'on peut craindre que le développement insuffisamment contrôlé des nanotechnologies puisse causer des nuisances du même type que celle de l'amiante, mais à une échelle démultipliée [...] et si l'on admet que les intérêts financiers et politiques qui s'y trouvent investis rendent hautement improbables qu'un débat de ce type en altère significativement le cours, alors leurs actions disruptives ne sont nullement délirantes. Ce sont deux conceptions de la raison et de la responsabilité qui s'affrontent, en révélant l'insuffisance des mécanismes actuellement mis en place pour débattre du statut des technosciences dans nos transformations sociales ».

Dès la première page, le ton est donné. Dans ce livre, Yves Citton vise à montrer l'existence d'une convergence entre les approches et les démarches scientifiques avec les sensibilités littéraires, dont dépend le sort de nos démocraties à venir. Son but est de proposer une réflexion procédurale sur les propriétés des arènes de dialogues entre scientifiques et « profanes » dont on attend qu'elles résolvent les controverses technoscientifiques qui sont, de fait, cosmopolitiques. Depuis Galilée, le champ des controverses s'est déplacé de la connaissance en elle-même aux effets induits des applications technologiques auxquelles elle peut donner lieu. Effets qui, certes, sont souvent positifs, mais aussi, parfois, beaucoup plus contestables. Le scientisme, intégrisme comme un autre, ne serait-il pas, par conséquent, de refuser le tumulte du dialogue avec la société au prétexte que la science n'est pas une instance démocratique, que la société ne serait pas assez « savante » ou trop conservatrice et frileuse ? Le fait est, qu'en démocratie, la société est seule dotée de la légitimité à détenir le pouvoir souverain de décider du monde dans lequel elle veut vivre alors que les scientifiques tout comme les multinationales technoscientifiques n'en ont aucune pour imposer leurs vues et leurs applications, sans discussion, au nom d'une Science conçue comme pourvoyeuse de promesses illimitées de progrès perpétuel.

Yves Citton fait, en premier lieu, référence aux données prétendument objectives des sciences. Les procédures scientifiques souligne-t-il, reprenant les termes de Bruno Latour³, ont pour but de nous « rendre les lointains accessibles ». Les données objectives de la science ne sont fournies qu'au terme d'un long effort de construction, de traductions et de médiations pour rendre les « lointains accessibles ». Les controverses, à ce niveau, ne concernent qu'un cercle étroit d'acteurs scientifiques. Les questions climatiques opposent ainsi des acteurs plus ou moins spécialistes du climat sur la validité de mesures des données dont ils sont les seuls à pouvoir maîtriser les paramètres techniques... indépendamment même des enjeux de la controverse et/ou de possibles conflits d'intérêts.

3. Latour B., 2012. *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*. Paris, La Découverte.



À un second niveau, de nombreuses controverses portent sur les cadres interprétatifs qui conditionnent les résultats de la recherche. Néanmoins, selon l'auteur, la capacité des procédures scientifiques à interroger voire autocritiquer ces cadres d'interprétation ne doit pas être exagérée, elle n'est qu'exceptionnelle. Ces cadres sont, en effet, dans l'immense majorité des cas, reconduits par la science « normale ». Toutefois, c'est à ce second niveau qu'il est plus facile à un non-spécialiste de participer à une controverse. C'est donc sur les cadres interprétatifs toujours partiels et conditionnés par une perspective particulière et, non sur les procédures scientifiques elles-mêmes, que la science peut alors se trouver remise en question par des « profanes ».

À un troisième niveau se pose ensuite la question du « pour quoi faire ? » c'est-à-dire celle des finalités existentielles. La majorité des controverses, qu'elles portent sur le changement climatique, le nucléaire, les pesticides, les OGM, les nanotechnologies, etc., se situent ainsi à ce troisième niveau. Comme l'écrit Yves Citton « Sous la pression de perspectives environnementales calamiteuses, l'opposition actuelle entre partisans de la croissance ou de la décroissance remet au milieu du tapis la question des finalités : pour quoi produire ? Pour quelle forme de vie individuelle et collective ? ».

À ce niveau des controverses, scientifiques et « profanes » sont également incompetents, car le choix – la décision à prendre – est alors éminemment politique et, l'opinion, qu'elle soit façonnée par les talk-shows télévisés, le café du commerce ou les comités d'éthique, joue un rôle important dans les orientations communes. Le désarroi de notre époque provient de la multiplication des controverses qu'il n'est tout simplement pas possible de réduire à de pures joutes scientifiques – au-delà du premier niveau qui est celui des procédures scientifiques – ainsi que du quadruple affaissement

des institutions scientifiques, électorales, parlementaires ou médiatiques, insuffisantes à pallier les dérives de la compétition marchande.

Ces trois niveaux, à l'intérieur des controverses, sont, selon Yves Citton, inséparables du fait « qu'ils sont animés par un même mouvement, qui est justement celui dont rend compte la notion de pertinence ». La pertinence fait le lien avec les trois niveaux précédents puisque c'est en fonction de finalités existentielles pratiques qu'un cadre interprétatif est adopté qui amène à la sélection de données considérées comme pertinentes. À cela, l'auteur ajoute : « Les préjugés dominants nous font croire qu'il faut commencer par informer le public (supposé ignorant) en faisant intervenir les experts pour cadrer le débat [...]. On voit que cela contribue au contraire à fermer le débat [...]: avec leurs faits, les experts imposent (tacitement) certaines pertinences, certaines finalités et certains cadrages interprétatifs – qui correspondent généralement à ceux que les gouvernants ou les intérêts financiers cherchent à promouvoir. » L'auteur en conclut donc qu'il faudrait renverser la table et faire monter à la tribune les « profanes », les laisser librement formuler les questions qu'ils jugent importantes, puis convoquer les « experts » pour tenter de leur apporter des solutions.

Cette notion de pertinence conduit bien vite à celle d'impertinence qu'Yves Citton appelle de ses vœux pour adopter de nouveaux cadres interprétatifs. En effet, puisque ces cadres ont été internalisés par la grande majorité des scientifiques¹, seules la sérendipité – une découverte inattendue qu'il faut savoir reconnaître – et/ou l'adoption d'un cadre interprétatif nouveau, voire considéré comme « hérétique », sont capables d'apporter l'originalité de points de vue marginaux auxquels il faut accorder la place essentielle de l'impertinence. Tacitement, cela implique de reconnaître aussi une compétence aux incompetents, ce que les scientifiques « reconnus » ont du mal à admettre dans les controverses liées aux développements technoscientifiques ; bien au contraire, ils ont tendance à en dénoncer l'impertinence lors de toutes les étapes des procédures consultatives de prise de décisions politiques. Ainsi que l'écrit Yves Citton : « L'un des défis majeurs du projet démocratique consiste aujourd'hui à imaginer des modes de controverses susceptibles de reconnaître une compétence à ceux que l'on considèrerait jusqu'à présent comme incompetents, et de leur permettre d'intégrer des pertinences virtuelles que l'on excluait précédemment comme impertinentes ».

Les trois niveaux de controverses identifiés ci-dessus masquent le fait que les débats publics portent, en réalité, non sur des données chiffrées sur lesquelles la science appuie sa volonté d'objectivité mais essentiellement sur des textes et leurs significations. Or, les textes, qu'ils soient ou non vulgarisés, ne constituent pas une réalité transparente qui n'aurait aucun impact sur les idées. Ils ne sont que faussement transparents et les débats publics, en conséquence, reposent davantage sur un « agir communicationnel » volontairement persuasif que sur la rationalité argumentative contradictoire prônée par Habermas². La rhétorique scientifique devient ainsi un élément important qui ne doit pas museler l'impertinence de ceux qui, concernés directement par les controverses cosmopolitiques, participent au débat public. Citant Sandrine Rui³, Yves Citton ajoute « l'impertinence n'est pas à craindre : elle est la condition même de la démocratie » et prône d'accueillir l'impertinence de partenaires bizarres qui, ne pouvant se vanter de posséder la rationalité discursive argumentative, se contentent de clamer leur angoisse ou d'exprimer le murmure impuissant des supposés idiots qu'ils sont.

Comme le fait remarquer Bruno Latour⁴, il est illusoire d'opposer, d'une part, la dureté des sciences consacrées à la rigidité implacable de la démonstration, d'autre part, la mollesse de la littérature capable de créer, à partir d'origamis sémiologiques, une « forêt de symboles⁵ », de par la puissance de la rhétorique. « Les humanités scientifiques [...] consistent à suivre toutes les épreuves capables

1. Il est extrêmement difficile de penser contre ou à côté de ce que l'on a appris... surtout lorsque l'on a été un(e) bon(ne) élève. L'ignorance est à ce niveau émancipatrice puisqu'elle permet des questionnements non biaisés par le « déjà connu » d'un cadre interprétatif restreint.

2. Habermas J., 1999. *Morale et communication*. « Champs », Flammarion, Paris.

3. Rui S., 2006. Les citoyens impertinents. Débat public, conflit et mésentente. In : Simard L. et al. *Le débat public en apprentissage. Aménagement et Environnement*. L'Harmattan, Paris.

4. Latour B., 2010. *Cogitamus. Six lettres sur les humanités scientifiques*. La Découverte, Paris.

5. L'expression est de Charles Baudelaire dans son célèbre poème « Correspondances ». *Les Fleurs du Mal*. Œuvres complètes, tome I, La Pléiade, 1975.

Les controverses cosmopolitiques devraient donc être littérisées. Mais comment ? L'analyse littéraire est à la fois rigoureuse en référence à un texte et ouverte à la diversité des interprétations imaginatives. Les controverses cosmopolitiques peuvent être reformulées, écrit Yves Citton, comme des « débats interprétatifs », qui, dans le domaine littéraire, sont des élaborations de constructions collectives de sens à partir d'hypothèses sur la signification d'un texte, validées par la citation de passages du texte lui-même et, ce, d'autant plus inventives qu'elles n'apparaissent pas, de prime abord, évidentes. Le débat interprétatif dans les controverses cosmopolitiques pourrait, dès lors, se concevoir comme la rédaction de « cahiers d'acteurs » où seraient consignés le problème en cause et les recommandations préconisées, tandis qu'un « facilitateur » fournirait un document le plus neutre possible pour décrire l'objet du débat. Le rôle du facilitateur serait de veiller scrupuleusement à ce que le débat porte, non pas sur le problème posé, mais sur le caractère acceptable ou non des formulations déployées dans les cahiers présentés. À partir de là, les participants pourraient questionner les formulations proposées et déterminer les points de consensus et ceux de dissensus. Ensuite, les préconisations pourraient être, à leur tour, examinées dans leurs formulations et, à nouveau, faire l'objet de reformulations partiellement consensuelles tout en pointant les éventuels dissensus insurmontables. Le document final pourrait ainsi devenir la somme des formulations consensuelles et faire apparaître de nouvelles prescriptions émergeant du débat interprétatif qui visent à casser les oppositions frontales, ce qui, de fait, relève du défi.

Il est clair que cette façon d'appréhender les controverses cosmopolitiques ne peut que soulever des objections. La plus importante est que les « profanes » activistes seraient légitimes pour dénoncer l'asymétrie de moyens accordés par les multinationales de la technoscience aux lobbyistes qu'elles stipendient et face à laquelle le travail sur la signification des mots et les reformulations ressemblerait à un pinaillage dilatoire. Cependant cette objection pourrait ne pas invalider complètement le dispositif qui, par sa portée diffuse, pourrait dépasser les résultats immédiats. Une autre objection et, non des moindres, serait que cette démarche exclurait les véritables « profanes », ceux qui n'ont jamais été formés à la rhétorique argumentative. Cela paraît être une véritable limite au débat interprétatif mais, ainsi que Rancière l'a montré au travers de la figure du pédagogue Joseph Jacotot dans *Le maître ignorant*⁷, il faut partir du principe émancipateur que l'intelligence est également répartie entre tous les participants du collectif qui sont capables, au jour le jour, non seulement, de faire preuve d'esprit logique, mais encore, de prendre des décisions raisonnées pour assurer leur vie et/ou leur survie quotidienne. Yves Citton insiste et affirme que « notre compétence interprétative est tellement essentielle à nos développements sociaux [...] qu'il est impératif de la renforcer – et que les études littéraires donnent encore à ce jour la meilleure façon d'assurer ce renforcement ». Toute personne concernée devrait par conséquent pouvoir être aussi légitime à débattre qu'un expert, tout le monde devrait pouvoir accéder à la fois à la reconnaissance de ses savoirs scientifique et littéraire – alliant d'un même pas logique et rigueur – renouant ainsi avec l'idéal de l'Honnête homme du XVIII^e siècle. Le débat interprétatif littéraire n'a pas pour but de résoudre des problèmes concrets, c'est là sa faiblesse, mais aussi, paradoxalement, sa force car il entraîne les acteurs à des questionnements à la fois pluriels, critiques et imaginatifs à propos des textes qui leur sont proposés. Car « toute forme d'alternative binaire est un piège qui, loin de manifester l'essence de la politique, sape au contraire son intelligence propre ». La politique devrait « inventer des tiers indûment exclus par le cadrage inapproprié et mutilant » au travers desquels tout problème est posé en termes d'alternative. Or, c'est souvent le tiers exclu qui est à l'origine des innovations artistiques, scientifiques et techniques car il est susceptible de dépasser des contradictions considérées comme insurmontables⁸ (Simondon, 2008)⁹.

7. Rancière J., 1987. *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*. Fayard, Paris.

8. Le principe de non-contradiction, essentiel en science, est restrictif et réductionniste. Considérons le « Je est un autre » rimbaldien : il entre en contradiction avec l'unicité de l'être fondé sur le génome aux yeux de la science et, pourtant, il suffit de parler de soi à autrui pour réaliser que l'on entre aussitôt dans l'autofiction. Au fil des circonstances, qu'elles soient familiales, amicales, amoureuses, laborieuses etc., l'on se perçoit pluriel. Les deux propositions contradictoires, en apparence, sont donc simultanément vraies. En outre, l'unicité de l'être perçu comme le véhicule de son propre génome n'a de sens qu'en médecine légale ou préventive ; l'histoire, l'éducation, le contexte social, les rencontres sont aussi importants, voire plus, dans la vie réelle, que le génome pour caractériser « l'unicité » de nos êtres. La raison est, dans cet exemple, multiple.

9. Simondon G., 2008. *Imagination et invention (1965-1966)*. Éditions de la transparence, Chatou.

Yves Citton propose d'ériger en modèle de dynamique du travail interprétatif le mycelium dont le réseau souterrain invisible s'étend et se ramifie dans les trois dimensions et génère « la poussée imprédictible des champignons ». C'est, à ses yeux, la métaphore la mieux à même de décrire le cheminement de l'interprétation littéraire mais aussi du sens, pris aussi bien dans son sens commun que dans le champ scientifique. Il ajoute : « au lieu de se demander que faire des champignons, le débat interprétatif remet en question l'évidence sensible de leur existence ou de leur inexistence. Là où il n'y a rien [...] il nous fait sentir que quelque chose est en train de se tramer ». Il cite Lyotard : « Ce qui est raisonnable est d'essayer d'apprendre le jeu de l'autre »¹⁰ car « la rationalité n'est raisonnable que si elle admet que la raison est multiple ». Ne voir que le champignon c'est ignorer, voire écrabouiller, le vaste réseau mycélien qui en a permis l'émergence et qui se déploie sous la surface de l'argumentaire. L'impératif pour les scientifiques est, par conséquent, d'accueillir l'étrangeté. C'est d'ailleurs normalement leur rôle face à l'observation de la nature, ce qui signifie ne pas se contenter de ne porter ses regards que sur le déjà connu, les données avérées qui, dans un autre cadre interprétatif, pourraient se révéler moins avérées que ce qu'ils croyaient et/ou moins génériques.

Il est donc urgent de littériser les procédures de débats publics puisque « l'approche interprétative permet de faire émerger la pertinence de discours trop facilement disqualifiés comme irrationnels ». En effet, si la nature des controverses technoscientifiques est cosmopolitique, alors les frontières entre compétence et incompétence n'ont plus lieu d'être dans des sociétés qui se veulent démocratiques, où l'intelligence est collective, de même que devraient l'être les prises de décisions qui sont des choix concernant notre vision d'un monde où vivre ensemble, quelles que soient les diversités culturelles¹¹. La mise en commun des recherches littéraires et scientifiques est donc une nécessité pour parvenir à cette littérisation – qui n'épuise pas l'ensemble des significations d'un texte – dans les procédures de débat et de choix politique.

Le débat interprétatif est, à l'opposé, du débat délibératif, fondé sur l'égalité des incompétences et des compétences et donc sur un égalitarisme essentiel. Pour paraphraser Rancière (1987), il n'y a pas plus de hiérarchie dans l'incompétence que dans l'ignorance¹². Le scientifique est incompétent à décider tout seul, le « profane » a des compétences que le scientifique n'a pas. Le scientifique a des compétences liées à un certain cadre interprétatif ce qui le rend incompétent à reconnaître les positions exclues des débats traditionnels. En conséquence, il y a là une véritable égalité entre les acteurs qu'il faudrait enfin parvenir à admettre afin d'augmenter nos capacités d'analyse, d'échange, d'inventivité et d'imagination de solutions totalement nouvelles. Les scientifiques ne vivant pas hors sol, eux-mêmes peuvent se trouver engagés aux côtés de « profanes » et partager une même vision du monde, tel qu'il devrait être.

Plaidant pour sa discipline, Yves Citton conclut que nos démocraties doivent se littériser. Il énonce pour cela quatre principes : le principe démocratique, le principe pluraliste, le principe littéraire – soulignant qu'« une sensibilité littéraire [...] relève d'une attitude plus authentiquement réaliste et matérialiste, et donc peut-être plus scientifique, qu'une posture réduisant sa tâche à classer et à logiciser de façon rigide ce qui lui tombe sous le sens [...] L'approche littéraire constitue une puissante procédure heuristique, à même d'injecter dans nos communications des frayages inédits et des solutions inventives ». Le quatrième de ces principes est le principe transindividuel soit le caractère collectif de toute intelligence. Car nous ne pouvons pas ne pas communiquer et la traduction de ce qui paraît *a priori* intraduisible est une activité à la fois littéraire et scientifique.

Catherine Albertini, MaR/S

10. Lyotard J.F., 1993. Un partenaire bizarre. In: *Moralités postmodernes*. Galilée, Paris.

11. Dans un monde globalisé, il est impossible de faire l'impasse sur les multiples représentations du monde des diverses cultures qui, parfois, peuvent coexister en chacun d'entre nous. On est ainsi sommé de « trouver des solutions qui accommodent notre naturalisme dominant à l'analogisme des uns, à l'animisme des autres et au totémisme des troisièmes ». Comme le remarque Yves Citton, chacun est tour à tour naturaliste quand il argumente sur le plan scientifique, animiste quand il parle à son animal domestique et totémiste quand il fleurit la tombe d'un proche.

12. Voir l'article de Linsey McGoeey Valeur de l'ignorance dans les controverses scientifiques et éthiques, in : Albertini C., Pujol J.L., 2015. *Stratégie, ignorance et méthode scientifique dans les débats*, Dossier de l'environnement numéro 35, 120 p.



La campagne du côté d'Asciano, en Toscane (Italie). © Daniel Renou, Inra